

en emportant la connaissance parfaite de plus de trente langues, qui savait l'anglais mieux que lord Byron, lequel fut obligé de s'avouer vaincu au sujet de sa propre langue ; tous ces hommes et tant d'autres qui pourraient les accompagner ne furent ni des protestants ni des libres-penseurs, et pourtant leur nom seul fait leur éloge. Enfin, pour clore les débats par un seul mot, n'est-il pas visible que l'Italie qui n'a jamais cessé d'être Catholique n'a pas cessé non plus d'être la terre classique des beaux-arts ?

J'ai nommé tout à l'heure Galilée, ce nom suffit pour réveiller toutes les déclamations des Protestants et des impies contre l'Eglise et contre l'Inquisition. Il semble qu'il serait bon de nous arrêter quelques instants pour en faire justice ; je m'y prêterais volontiers pour une raison que je n'ai pas besoin de donner ici. Si ce sujet n'avait déjà été traité dans cette tribune, la lecture à laquelle je fais allusion me dispense de faire voir que l'Eglise n'enchaîne point le développement du génie, mais qu'elle n'impose silence qu'aux hommes qui, prenant pour guide le génie du mal, et ne se contentant pas de se perdre eux-mêmes, veulent encore perdre leurs semblables.

Qu'on affecte tant qu'on voudra d'imputer à l'Eglise d'étouffer la lumière ; que, dans un langage digne de ceux qui l'emploient on se permette de la représenter comme un vaste éteignoir suspendu sur le monde, il n'en sera pas moins vrai que l'Eglise n'a jamais cessé d'encourager le génie, les arts, les lettres et les sciences. Mais c'est le sort de l'Eglise et de ses œuvres d'être calomniées ! Il n'y a pas jusqu'à ce Cabinet de Lecture qui ne soit montré du doigt comme un éteignoir qui menace Montréal d'une obscurité complète. Tant mieux ; c'est que le génie du mal le craint, c'est qu'il a déjà senti qu'il rencontre dans cette institution une adversaire impitoyable.

L'Eglise n'est pas plus épargnée lorsqu'il s'agit de progrès matériel ou industriel qu'au sujet des progrès intellectuels. Qu'elle avertisse les sociétés de se défier d'une industrie trop empressée qui ferait oublier l'âme, Dieu et le Ciel, et conduirait au matérialisme, on lui reproche de vouloir tenir les hommes dans la pauvreté et l'esclavage. Et pourtant l'Eglise a bien raison de prémunir ses enfants contre les dangers de l'industrie contemporaine qui, au nom du progrès, tue les âmes, les intelligences et les corps ! Si sa voix pouvait être écoutée, on ne verrait pas en France tant de victimes humaines immolées au matérialisme et à la soif de l'or qui dévore les grands industriels : on ne verrait pas des centaines d'êtres humains vivants et mourir prématurément sans recevoir presque autre instruction que la science du vice, sans autres jouissances que les satisfactions brutales qu'il procure ! Que n'ai-je le temps de citer ici quelques-unes des pensées du Père Félix, prédicateur de Notre-Dame de Paris pendant le dernier Carême, au sujet des abus de l'industrie ! J'ai parlé de la France ; que n'y aurait-il pas à dire sur l'Angleterre ? Le mal n'est encore qu'au berceau en France, tandis qu'en Angleterre il a pris toutes les proportions de l'âge mûr. Je vous ferais frissonner d'horreur si je pouvais vous citer les paroles de M. Faucher, sur ce qu'il appelle l'Enfer des enfants victimes de l'industrie anglaise. Et les Etats-Unis ? Attendons un peu et l'on verra quels fruits l'industrie isolée du Catholicisme, ne manquera pas d'y produire.

Reste encore à développer cette proposition : *L'homme le plus fidèle à Dieu sera le véritable homme de progrès.* En effet, prenons l'homme dans quel-

que condition qu'il puisse se trouver, sur le trône ou dans la condition la plus basse de la société, seul ou à la tête d'une famille, n'importe, s'il est sincèrement fidèle à Dieu, il fera plus de progrès dans la sphère d'action qui lui aura été réservée par la Providence, ou fera plus pour le bien de ses semblables quelle que soit la voie qui le conduise à ce résultat que s'il était autrement disposé. Comprenez que le travail est une peine imposée à l'homme pendant son temps d'épreuve ; ayant d'ailleurs devant les yeux cette sentence du Fils de Dieu : " Quand vous aurez fait ce que vous aurez pu, dites encore, nous sommes des serviteurs inutiles, nous n'avons fait que ce que nous devions faire ", il ne dira jamais : c'est assez. Sachant de plus qu'il est obligé d'aimer son prochain comme soi-même et que Dieu a confié à chacun le soin de son frère, il sera le vrai philanthrope.

Mais, vont s'écrier les Protestants et les incrédules, comment conciliez-vous ces principes avec la conduite de tant de moines, de religieux et de religieuses, qui, sous prétexte de piété, furent de tout temps et sont encore des membres inutiles dans la société, et (pour transcrire ici le noble langage de ces Messieurs) des fainéants et des fainéantes qui vivent au dépend des autres ? Insensés ! répondrai-je, qui outragez les œuvres de Dieu sans les connaître, le bon sens ne vous dit-il pas que supposé que Dieu ait mis l'homme dans le monde pour faire sa volonté, c'est à lui à montrer à l'homme dans quelle condition il doit passer sa vie ? Le bon sens ne vous dit-il pas que pour se faire moine, religieux ou religieuse, il faut une vocation du ciel et des grâces extraordinaires ? Je voudrais bien voir un libre penseur, par exemple, si paresseux qu'on le suppose, soumettre pour la vie, sa volonté à celle d'un Supérieur, s'enfermer entre quatre murailles, faire vœu de chasteté et l'observer, faire vœu de pauvreté, porter le cilice, se donner la discipline pour ses propres péchés et pour ceux de tout le monde, avec cela prier Dieu la grande partie du jour et employer le reste, à part le peu donné au sommeil, à travailler pour nourrir ou instruire tous les nécessiteux et les indigents du voisinage ! Voilà pourtant les œuvres générales des moines et des religieuses, sans compter les détails.

Comment appeler fainéants des hommes qui, avant qu'on parlât de chimie agricole, avaient su transformer en jardins délicieux des montagnes regardées jusque là comme inhabitables ? Comment appeler fainéants ceux qui pendant plusieurs siècles furent presque les seuls écrivains, les seuls dépositaires de la science ; ceux qui ont copié, conservé et transmis aux modernes tous les écrits des anciens ? Comment la France a-t-elle pu oublier les Bénédictins, comment appeler fainéants les moines du Saint-Bernard qui se cramponnent au sommet des Alpes pour arracher à la mort le voyageur égaré ou enseveli sous la neige, sans regarder si ce voyageur ne serait pas un protestant ou un libre-penseur qui aurait maudit cent fois les moines et les couvents ? Des repaires de la fainéantise auraient-ils produit des hommes tels que St. Bernard, St. Thomas d'Aquin, Mabillon, Dom-Calmet et grand nombre d'autres ?

En Angleterre, en Allemagne, en Suisse et partout où il a pénétré, le protestantisme a fait main basse sur les monastères et les couvents (remplacés en Angleterre par le paupérisme ;) la France révolutionnaire en avait fait autant, on sait, avec quels résultats, là comme ailleurs, combien de malheureux